

## Images de la guerre dans *Palestine* de Hubert Haddad

Larissa LUICĂ<sup>1</sup>

Simona NECULA<sup>2</sup>

Le sujet de l'identité n'est aucunement nouveau, bien au contraire, il préoccupe les écrivains depuis toujours, se trouvant très souvent au cœur des productions littéraires des plus diverses. Il est d'autant plus travaillé par des écrivains se trouvant dans un entre-deux : entre deux cultures, entre deux classes sociales, entre deux histoires et Histoires. La littérature maghrébine d'expression française est peut-être un exemple des plus saillants, car les « mélanges » inévitables dans toute situation de colonisation ont créé les prémisses de l'apparition des questionnements, des quêtes et des tiraillements. Entre l'identité personnelle et l'identité collective, entre appartenance et individualité, le terrain est fertile pour des questions qui mêlent naturellement anthropologie, sociologie, psychologie, religion et expression littéraire.

En partant de ce constat, nous nous proposons à travers cette étude sur le roman *Palestine* de Hubert Haddad d'explorer ce jeu, parfois douloureux et dangereux, entre l'identité personnelle et l'identité collective, le tout ayant comme toile de fond la guerre de Palestine. Nous nous proposons de voir comment le jeu d'identités que Haddad met en scène dans son roman, en les déconstruisant et les reconstruisant au fil des pages, rend compte de la fragilité de l'existence humaine. Quelle est la part du hasard dans l'écoulement d'une vie et quelle est la part de l'Histoire ? Comment l'intégrer

---

<sup>1</sup> CEREFREA, Villa Noël, Université de Bucarest, Roumanie.

<sup>2</sup> CEREFREA, Villa Noël, Université de Bucarest, Roumanie.

aussi à l'absurdité d'une guerre dans laquelle les visages et les noms s'estompent au point de ne plus savoir dans quel camp on se trouve ?

Hubert Haddad est un écrivain tunisien d'origine berbéro-juive, ayant une activité littéraire et artistique complexe et prolifique, étant à la fois poète, essayiste, peintre, illustrateur, historien d'art. Ses parents, le père tunisien et la mère algérienne, ont émigré en France lorsque leur fils était encore jeune, ce qui a fait que Hubert Haddad a vécu à sa propre peau les problèmes liés à l'immigration, au vécu dans un entre-deux. À cette problématique inspirée de son histoire de vie, qu'on peut supposer bouleversée, viennent s'ajouter les troubles d'identité dont souffrait sa mère, ce qui fait que son œuvre soit traversée par ces questionnements liés à l'identité, à la multiplication ou, au contraire, à la perte de l'identité.

*Palestine* est un roman paru en 2007 et qui a reçu en 2008 le *Prix des cinq continents de la Francophonie*. L'histoire linéaire du roman est simple en apparence, mais les vécus des personnages la rendent beaucoup plus complexe et plus profonde. Cham est un soldat israélien se trouvant mobilisé à la frontière palestinienne. On apprend vite un détail très important : quelques jours auparavant on lui avait volé son portefeuille avec ses papiers d'identité. Cham est en permission mais un collègue lui demande de faire une dernière ronde avec lui parce que ce n'est pas réglementaire qu'il la fasse seul. Les deux sont pris dans une embuscade palestinienne, le collègue est tué, alors que Cham est pris en otage. Sans papiers d'identité et considéré en permission, il n'est pas recherché par les Israéliens et de ce fait n'est pas utile aux Palestiniens, qui décident de l'enterrer vivant pour s'en débarrasser. C'est à ce moment que Cham devient amnésique. Le sort fait qu'il soit déterré par un ferrailleur palestinien, qui le prend pour l'un des siens ; il se réveille dans la maison d'Asmahane, une veuve palestinienne aveugle qui habite avec sa fille Falastin. Les deux femmes soignent le blessé et, petit à petit, il entre dans la peau du fils disparu d'Asmahane, Nessim, auquel il semble beaucoup ressembler. Entre Falastin et ce nouveau Nessim se tisse une relation d'amour et lorsque Falastin disparaît, il est amené à errer à sa recherche et à rencontrer diverses personnes, jusqu'à se transformer en kamikaze pour un groupe terroriste, rentré, par un curieux hasard du sort, dans la peau de l'Israélien Cham.

Le roman peut être le sujet de différentes lectures<sup>3</sup>. Ainsi, on peut le lire comme une allégorie de l'Histoire et, de ce fait, les personnages et les relations qui se tissent entre eux se trouvent sous le signe d'une personnification recherchée des différentes parties belligérantes du conflit israélo-palestinien<sup>4</sup>.

Peut-on véritablement raconter la guerre sans qu'il y ait un brin d'autobiographie à l'intérieur ? Peut-on vraiment la raconter sans qu'on l'ait vécue, seulement à travers la micro-histoire ? La difficulté de dire la guerre vécue vient rajouter de l'authenticité à ces récits sous-tendus d'autobiographie. Ou de pseudo-autobiographie, si on parle notamment des « récits rapportés » à partir de l'histoire familiale. Si l'on s'en tient au récit de Haddad, le conflit israélo-palestinien l'a beaucoup influencé, au vu de son identité hybride, juive et arabo-berbère. De plus, Haddad a visité personnellement la Palestine et son frère a vécu pendant un certain temps à Hébron, avant de rejoindre la France, où il s'est suicidé. Le suicide du frère est un autre élément d'autobiographie inséré dans le roman, car on apprend à la fin du roman le suicide de Michael, le frère de Cham, d'ailleurs une des raisons pour laquelle l'auteur a décidé d'écrire le roman.

La guerre est explicitement présente à chaque page du roman, sans exagération aucune, à travers les actions, le vocabulaire ou tout simplement l'atmosphère qui se dégage. Implicitement, le conflit semble être le sujet principal du roman. Haddad le dit lui-même, en empruntant la voix de son personnage féminin : « la guerre n'est jamais loin ». Cette phrase, d'une simplicité quasiment déconcertante, est chargée d'une grande émotion. Falastin la prononce à un moment

---

<sup>3</sup> Nous en avons donné quelques-unes lors de certains colloques et conférences organisés en 2018 et 2021.

<sup>4</sup> Nous avons choisi de traiter de ces aspects avant que l'actualité politique internationale de mai 2021 ne soit bouleversée par un nouveau retentissement de la guerre en Palestine, ce n'est pas donc une volonté de notre part d'approcher un sujet tellement complexe sous un autre angle que celui littéraire. Ne voulant pas nous attarder sur des questions historiques, politiques et religieuses du conflit israélo-palestinien, nous renvoyons à l'article très complexe de Claude Quétel, qui apporte des éclaircissements sur la période depuis la création de l'État d'Israël en 1948 jusqu'en 2011 : Claude Quétel, « Murs contre le terrorisme », dans Claude Quétel (dir.), *Histoire des murs. Une autre histoire des hommes*, Paris, Perrin, 2012, p. 225-242.

où elle se trouve avec Nessim / Cham, la seule fois en fait où ils ont pu être ensemble. La guerre surgit alors sous la forme d'une sorte de toile de fond sonore : les deux amoureux entendent la radio du voisinage qui annonce des nouvelles de plusieurs conflits dans le monde, « l'inventaire sans fin des perturbations humaines », comme le dit l'auteur : « arrestations et rafles sanglantes à Ramallah, nouveaux combats fratricides au Sri Lanka, massacres intercommunautaires en Irak... »<sup>5</sup>, le conflit de Darfour, le conflit de Palestine, bien évidemment.

Quant aux personnages, les éléments principaux soutenant cette lecture allégorique, nous allons nous arrêter d'abord sur le personnage de Falastin dont le nom est intéressant à plus d'un égard : la sonorité du nom Falastin est sans nul doute évidente, même pour un lecteur ordinaire, mais il faut y aller encore plus loin pour dire que Falastin signifie « Palestine » en arabe. Le portrait de la jeune fille est de la sorte empreint de cette personnification. Falastin, jeune fille s'habillant un peu comme un garçon, très maigre et semblant très fragile, fait preuve, tout au long du roman, d'une force de caractère plus grande que le personnage masculin. En même temps, elle nous est présentée comme d'une beauté extraordinaire, une sorte de fée contemporaine :

Sa beauté le subjugué depuis longtemps, les éclats de neige et de charbon de ses grands yeux, les longs frissons de sa crinière couleur d'évanouissement, sa taille cambrée si fine qu'il se retient parfois de respirer. Son profil lui semble un pur joyau sertissant le feu sombre des prunelles. C'est pour lui un vertige que de contempler à la dérobée sa bouche aux lèvres pleines et subtiles où le sourire erre comme l'âme en peine. Sa maigreur est telle qu'il ne lui reste que sa beauté, mais celle-ci en devient si entière qu'elle frappe au cœur avec impudence, comme ces statuètes barbares que la charrue exhume, miraculeusement, autour des ruines protégées<sup>6</sup>.

Ce portrait, fait du point de vue de l'amoureux Cham, et toute la description de la jeune fille à travers le roman, est une preuve en faveur de cette vision allégorique que nous essayons de faire valoir :

---

<sup>5</sup> Hubert Haddad, *Palestine*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2015, p. 109.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 43-44.

la maigreur de Falastin, sa beauté ravissante, son penchant pour la rêverie, en même temps que son caractère de battante et de pacifiste convaincue sont des caractéristiques transposables, d'une façon ou d'une autre, à la Palestine.

L'héritage que Falastin porte avec elle est celui d'un père intellectuel et pacifiste convaincu. Un père qu'elle a vu réellement mourir, qu'elle a senti réellement mourir, tué par une balle dans la tête lorsqu'il était dans une voiture avec sa fille d'une douzaine d'année à l'époque, qui a tout vu et qui a senti le sang et la cervelle de son père l'atteindre au derrière de la voiture où elle se trouvait. Cette mort, qui aurait pu avoir l'effet inverse et pousser Falastin vers le fanatisme et le désir de vengeance (tout comme l'emprisonnement injuste de son oncle, d'ailleurs), est en réalité une raison pour Falastin de s'opposer à la guerre. La même mort a eu une autre conséquence qui n'est pas sans importance dans l'économie du roman : l'aveuglement d'Asmahane, la mère de Falastin. On peut voir dans cet aveuglement une conséquence psychologique du traumatisme vécu, un aveuglement qui serait peut-être celui de la grande Histoire : de guerre en guerre, Asmahane doit se fier uniquement à ses autres sens et vivre au jour le jour en s'adaptant. La mort d'Asmahane est la conséquence de cet aveuglement (car sa maison est détruite par les ennemis et elle ne peut pas se sauver, ne voyant pas l'avertissement) et la cause de la disparition de Falastin. Ainsi, la dernière partie du roman se laissera traverser par un subtil pessimisme.

Le personnage principal masculin, Cham / Nessim, est évidemment plus transparent dans cette imagerie de la guerre. Il est soldat, donc il fait partie de la guerre, il a, au début, une position claire en raison de son appartenance nationale. Mais cette stabilité est vite perdue et Cham se retrouve dans une sorte de montagne russe identitaire, entre Israélien et Palestinien, entre le soldat et le civile. Si l'on s'en tient à cette question des identités, Hubert Haddad explique dans un entretien le choix de cette construction multiple du personnage masculin : « L'identité c'est deux miroirs face à face avec à l'infini des miroirs, des réfractions qui renvoient la notion d'identité à l'universel, au néant. Il n'y a pas d'identité, il y a des cultures, des histoires vécues absolument dans la similarité, il y a un seul lieu de

l'être, de l'humain »<sup>7</sup>. Cette fluidité de l'identité est la principale caractéristique de Cham, ce basculement est là pour nous pousser à remettre en question la notion de nationalité, de lutte nationale et de revenir finalement à l'essence, qui est l'humanité. Si la perte d'identité nationale est due à une cause profonde, l'amnésie suite à une explosion, le basculement entre l'identité militaire et civile est dû à une chose beaucoup plus simple, surprenante dans sa banalité : on lui a ôté ses habits militaires afin de soigner ses blessures et de le transporter plus facilement vers le cimetière où il aurait dû être enterré vivant et on lui a donné des vêtements civils palestiniens. Finalement, l'habit ne fait pas le militaire, car qu'est-ce qu'il y a de plus banal que de se dévêtir ? Cependant, ces vêtements, militaires en l'occurrence, sont empreints de signification, de pouvoir et d'identité :

Ces femmes pensaient que c'était un Palestinien parce que lorsqu'on a fait le transfert on l'a habillé comme un Palestinien. [...] Il n'y a aucune différence entre un Israélien et un Palestinien à priori. Les juifs arabes et les Palestiniens sont pareils et, en plus, on parle l'arabe. En Israël on parle l'hébreu, en Cisjordanie 80 % de la population parle l'hébreu [...]. Donc il y a une vraie identité, une identité que j'ai voulu affronter pour montrer que nous sommes semblables. Ces gens-là sont faits pour vivre ensemble, pour partager l'aventure de vivre<sup>8</sup>.

Dans un article de 2013, Rachel Nisselson propose une analyse des prénoms donnés au personnage masculin<sup>9</sup>. En rappelant que le prénom Nessim est à la fois hébreu et arabe, elle émet l'hypothèse que ce nom pourrait représenter les identités multiples qui habitent ce personnage. Nous ne la rejoignons que partiellement dans son

---

<sup>7</sup> François-Pierre Nizery, interview avec Hubert Haddad, « Palestine de Hubert Haddad. Prix des Cinq Continents de l'OIF, prix Louis Barthou 2008 de l'Académie française », *Canal Académies*, 11 janvier 2009, consultée le 15 mai 2021, disponible sur : <https://www.canalacademie.com/ida3926-Palestine-de-Hubert-Haddad.html>.

<sup>8</sup> Interview citée.

<sup>9</sup> Rachel Nisselson, "Exposing the Artificiality of Borders in Hubert Haddad's « Palestine »: Remembering That Which Binds Us", *The French Review*, Avril 2013, Vol. 86, N° 5, p. 935-947.

analyse. Haddad n'a pas laissé le même prénom, il a voulu faire la différence entre Cham et Nessim. Il connaissait certainement la double appartenance de ce prénom. Selon nous, l'auteur a voulu montrer que le choix onomastique – qui d'ailleurs est un choix fait par les autres et non pas un choix personnel – se trouve à la base de la construction identitaire et de l'appartenance à une communauté. Le simple fait de nommer acquiert toute la charge symbolique de la question identitaire, tout comme, nous l'avons déjà vu, les vêtements. En même temps, Rachel Nisselson lit le suicide de Cham-Nessim dans une autre clé que la nôtre. La chercheuse conclut que le personnage ne peut pas faire face à cette identité scindée et plurielle qu'il doit affronter et décide de se suicider. À notre avis, c'est justement le fait de comprendre l'absurdité de cette rupture qui pousse Cham à mettre fin à ses jours. Mis devant son « devoir » de tuer des innocents, de se faire exploser dans un bus rempli de gens comme lui, il se rend compte du fait qu'en acceptant son identité plurielle il ne pourra plus trouver une place à l'intérieur d'aucune de ces communautés, car il sera toujours l'Autre. Paradoxalement, l'acceptation d'une identité plurielle équivaut à une désidentification.

La guerre façonne les identités, influence les destins, se met finalement à l'encontre de l'amour. Qu'est-ce qui nous reste alors pour la contrecarrer ? La réponse de Cham à cette question semble venir à la fin : il ne peut finalement pas se faire exploser dans un bus bondé, il décide donc de se suicider sans faire d'autres victimes. C'est une forme de résistance à la guerre, un refus d'y participer, attitude qui n'est pas singulière dans le cadre du roman. Tout comme Cham qui commence par être un soldat israélien, partie prenante à la guerre et finit par s'y opposer, il y a un autre personnage, secondaire cette fois, le major Mazeltof, amoureux lui aussi de Falastin. Le major Mazeltof décide de quitter l'armée suite à la prise de conscience de l'incohérence, de la stupidité de cette guerre qui lui cause une incompréhension existentielle, qui est aussi finalement la cause du suicide de Cham. Le refus du geste kamikaze de Cham-Nessim à la fin et la fuite du major Mazeltof sont les symboles de la volonté de se détacher de ce conflit absurde et inutile. Un détachement qui peut être vu aussi d'un point de vue religieux, car comme le dit Kamel Daoud dans *Meursault contre-enquête* : « J'avais refroidi tous les corps de l'humanité en en tuant un seul. D'ailleurs, mon cher ami, le

seul verset du Coran qui résonne en moi est bien celui-ci : “Si vous tuez une seule âme, c’est comme si vous aviez tué l’humanité entière.” »<sup>10</sup>.

Coïncidence surprenante, chez Haddad il y a, tout comme chez Boualem Sansal ou Camille de Toledo, à la fois une quête du frère (Falastin est à la recherche de son frère disparu Nessim) et un suicide d’un frère (celui de Michael, tel que nous l’avons mentionné). On retourne donc ici de nouveau à l’importance de la micro-histoire et de la pseudo-autobiographie. Le plus souvent, la façon dont on vit l’Histoire est influencée par le positionnement subjectif de la caméra, du décor, des lumières, des personnages. L’objectivation est censée venir avec le recul donné par le temps. La macro-histoire s’écrit avec cette distanciation de l’« idole »<sup>11</sup>, de l’obsession, ici la guerre.

La dernière composante de notre analyse vise le style d’écriture de Hubert Haddad, un style très poétique, dense, très expressif et parfois difficile. Le mélange entre ce style poétique et le vocabulaire de l’armée, de la guerre est à la fois surprenant et intéressant. Dès le début du roman, le vocabulaire du domaine militaire est omniprésent. Les premières phrases du roman sont : « Sur le bord de la route longeant la barrière électronique, le première classe Cham regarde s’éloigner le car pour Tel-Aviv. Quelques minutes plus tôt, une fois armes et fourniment déposés au poste central, il est ressorti tout joyeux avec l’ordre de permission en poche »<sup>12</sup> Nous avons dit « vocabulaire du domaine militaire » et il faut rajouter une remarque : il y a une série de mots de ce domaine qui sont spécifiques au conflit israélo-palestinien (*barrière électronique, colonie, mur de séparation*, etc.) et que Hubert Haddad utilise dans son texte, avec, bien sûr, la présence des noms comme Hamas, Fatah, le Jihad Islamique, Tzahal, etc. À cela s’ajoutent les mots anglais comme *check-points* ou *half tracks*. On pourrait croire qu’une telle alliance de vocabulaires nuirait au style de Hubert Haddad, mais, bien au contraire, ce mélange accroît parfois son lyrisme et le rend d’autant plus original. Les fragments où on parle directement de guerre ou

---

<sup>10</sup> Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*, Arles, Actes Sud, 2014, p. 100-101.

<sup>11</sup> Voir Jean-Luc Marion, *L’Idole et la distance*, Paris, Grasset, 1977.

<sup>12</sup> H. Haddad, *Palestine, op. cit.*, p. 9.

l'on montre en quelque sorte les dégâts qu'elle peut causer sont écrits dans des phrases plus simples, assez courtes, ou bien le rythme du texte nous donne cette impression : « Ses dents claquent comme la mitraille. [...] Rattrapé par la fièvre, il expectore d'étranges caillots reptiliens. Un trouble mortel écrase ses organes. On dirait que des chacals sanglotent. Un tel tremblement de tout l'être pulvérise les images : le gouffre a bu son sang et la mémoire »<sup>13</sup>. Tout en restant dans les associations de mots assez étranges et dans un lyrisme indéniable, ce rythme en quelque sorte saccadé nous semble aussi une mise en avant de la guerre, avec ses mitrailleuses et ses explosions, notamment par comparaison avec d'autres fragments du roman où les phrases sont plus longues, plus fluides.

La lecture allégorique que nous venons d'esquisser nous offre une image éclairante des contradictions et des absurdités causées par la guerre et le conflit qui ne semble pas avoir une fin et qu'on voit à intervalles réguliers éclater à nouveau. Cette lecture s'entrecroise avec toutes les autres, notamment avec celle de l'instabilité des identités, telle que suggérée par Haddad lui-même dans l'interview de 2009 :

Dans ce livre il y a l'altérité, il y a l'autre, comment l'on devient l'autre, je deviens Michael, je suis devenu Michael quand j'ai écrit ce livre, j'ai voulu comprendre ce qu'il a vécu, je deviens Michael, je devins le Palestinien, l'homme exclu, celui qui se retrouve dans l'abandon suprême, dans la réalité, à force de combattre, à force d'affronter, d'affronter une réalité dont les contradictions sont tuantes<sup>14</sup>.

Dans une étude de 2015, Nathalie Debrauwere-Miller montre que Haddad a emprunté à Camus non seulement la notion d'absurde de l'existence, mais aussi des idées du cycle d'essais *Ni victimes, ni bourreaux*<sup>15</sup> où Camus critique la réitération de la violence causée

---

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 26.

<sup>14</sup> François-Pierre Nizery, interview avec Hubert Haddad, *loc. cit.*

<sup>15</sup> Nathalie Debrauwere-Miller, « "Neither Victims nor Executioners" in Hubert Haddad's *Palestine* », *South Central Review*, 32(2), été 2015, p. 67-92.

par le concept de « crime justifiable », utilisé souvent lorsqu'on parle de la violence pendant les guerres.

Ainsi, le conflit extérieur à valences fratricides est intériorisé par les personnages comme un conflit identitaire et, finalement, suicidaire. L'Histoire et la micro-histoire sont inséparables et se nourrissent incessamment de la fragilité de l'existence humaine soumise à l'instabilité et au hasard. Finalement, on se demande s'il y a vraiment deux camps dans ce conflit, vu que des terroristes ainsi que des pacifistes existent des deux côtés et sont tout aussi acharnés. Au-delà de toute appartenance nationale, politique, religieuse, c'est l'humanité qui devrait être primordiale.

## Bibliographie

Haddad, Hubert, *Palestine*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2015.

Daoud, Kamel, *Meursault, contre-enquête*, Arles, Actes Sud, 2014.

Debrauwere-Miller, Nathalie, "Neither Victims nor Executioners' in Hubert Haddad's *Palestine*", *South Central Review*, 32.2, été 2015, p. 67-92.

Marion, Jean-Luc, *L'Idole et la distance*, Paris, Grasset, 1989.

Nisselson, Rachel, "Exposing the Artificiality of Borders in Hubert Haddad's *Palestine*: Remembering That Which Binds Us", *The French Review*, Avril 2013, Vol. 86, N° 5, p. 935-947.

Nizery, François-Pierre, interview avec Hubert Haddad, « *Palestine* de Hubert Haddad. Prix des Cinq Continents de l'OIF, prix Louis Barthou 2008 de l'Académie française », *Canal Académies*, 11 janvier 2009, disponible sur : <https://www.canalacademie.com/ida3926-Palestine-de-Hubert-Haddad.html>, consulté le 15 mai 2021.

Quétel, Claude, « Murs contre le terrorisme », dans Claude Quétel (dir.), *Histoire des murs. Une autre histoire des hommes*, Paris, Perrin, 2012, p. 225-242.